6e ANNÉE, N° 282. — VENDREDI, 24 JANVIER 1851.

ON S'ABONNE:
Constantinople, au Bureau du Journal *d'Galata*.
Dans les Villes de Littoral, à l'Agence des Paquebots français.
A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.
A Marseille, chez Mme veuve *Cumiaud et Cie*.
A Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
Constantinople..... un an, 8 piastres.
mois, 4 »
Provinces et Etranger. un an, 9 »
» 6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:
La ligne..... 5 piastres du C. S.
Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.
Les abonnements datent du 1er et du 16.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

INTÉRIEUR

CONSTANTINOPLE, 24 Janvier.

En présence de la nouvelle complication de faits qui vient de surgir à Samos, en présence de l'obstination criminelle de quelques intrigants à méconnaître toute autorité, malgré les faux-semblans de soumission et de dévouement au gouvernement impérial dont ces anarchistes colorent leurs menées révolutionnaires, il ne restait au gouvernement de S. M. I. dont la générosité s'est lassée dans cette longue lutte contre cet esprit persistant de révolte qui agite Samos, qu'à prendre des mesures justes et énergiques pour mettre un terme à cet état de choses qui ne pouvait plus longtemps durer sans compromettre gravement les intérêts de l'île entière.

L'île a été mise en état de siège; cette mesure rigoureuse, qu'un *memorandum*, dont nous donnons plus bas la traduction, annonce aux représentans des puissances étrangères, a été prévoquée, comme on peut le voir dans la pièce que M. Conémènos adressait, à la suite de la manifestation des anarchistes, aux agens consulaires de la France, de l'Angleterre et de la Russie à Samos, et, d'après ce *memorandum*, par les instigatures même des habitans paisibles de l'île qui comprennent toute la gravité de ces faits, tout le danger de leur prolongation. Une plus longue modération eût été de la faiblesse et eût entraîné les conséquences les plus sérieuses; dans certains cas, la rigueur n'est pas seulement justice: c'est un bien pour tous, un bien pour les honnêtes gens dont elle sauvegarde les intérêts, un bien pour les esprits égarés qu'elle ramène dans le droit chemin et qu'une plus grande longanimité aurait engagés de plus en plus dans la voie du mal. Quant à ces meneurs dont la sévérité, pas plus que la clémence, ne peut dompter l'esprit insoumis, c'est un devoir que d'en faire justice. Pendant toute la durée de cet état de siège, les bâtimens du commerce étrangers devront s'abstenir d'approcher de l'île; cette défense faite au commerce extérieur, est commandée par les exigences du blocus dont le résultat favorable, grâce aux mesures énergiques adoptées par le gouvernement impérial, ne saurait longtemps se faire attendre.

Traduction de la Note officielle adressée par le ministre des affaires étrangères aux diverses Légations des puissances amies à Constantinople, le 16 Rebi-ul-evel 1267.

Monsieur le ministre,

Certains intrigants s'étant permis, l'année dernière, de soulever les habitans de l'île de Samos, et ayant osé y former des rassemblemens révolutionnaires, en prétendant plus tard que leur soulèvement n'était qu'une manifestation contre les abus qui dénaturaient les reglemens organiques de leur pays.

Des actes commis dans un sens aussi contraire à la soumission due à l'autorité légitime, méritaient déjà une sévère punition; mais S. M. le Sultan, mon auguste souverain, animé des sentimens de justice et de générosité qui lui ont toujours inspiré la plus vive répugnance contre l'effusion du sang humain, daigna user envers eux de la plus grande modération, leur faire exhortations les plus paternelles et accueillir celles de leurs sollicitations qui paraissaient admissibles, afin d'éviter l'effusion du sang et de garantir la tranquillité des habitans paisibles qui n'avaient pris aucune part aux désordres survenus à l'instigation de quelques intrigants de Samos.

Le gouvernement impérial a appris, cependant, qu'à l'arrivée de M. Conémènos, délégué du Prince à Samos, les séditieux et les mécontents de cette île se sont plus agités et à inquiéter les esprits en répandant de faux bruits et ont mis en œuvre leurs intrigues habituelles pour empêcher les habitans de reconnaître l'autorité du délégué, et d'accepter, en conséquence, les dispositions du firman impérial précédemment envoyées et relatives à l'organisation du gouvernement de l'île; et qu'ils ont déjà commencé à former des réunions armées.

Cet état de choses prouve malheureusement que quelques esprits séditieux ont fait oublier les bienfaits et les facilités offertes par le gouvernement impérial aux insulaires auxquels ces esprits les représentent comme des contraventions aux ordres du gouvernement impérial, leur souverain légitime, essayant de porter ainsi préjudice à la paix et à la tranquillité publique, dont le rétablissement exige nécessairement l'arrestation et la punition des séditieux et des mécontens.

C'est pour délivrer enfin les habitants paisibles et honnêtes de Samos des maux de ces factieux, et réprimer immédiatement la sédition qu'ils ont provoquée, que la mise en état de blocus des côtes et des échelles de cette île a été jugée de nouveau nécessaire, et qu'il a été décidé que l'exécution en aurait lieu après vingt jours à partir d'aujourd'hui; S. Exc. Moustafa pacha, qui se trouve à Samos, en a été expressément et spécialement chargé.

J'ai donc l'honneur, ô le ministre, de porter à votre connaissance cette mesure de rigueur, pour vous prier d'en avertir en temps convenable les bâtimens de commerce qui relèvent de votre gouvernement, afin qu'ils quittent les ports de Samos avant le terme prescrit; et de les prévenir en même temps que si jamais, contre les représentations du préposé à l'exécution du blocus, ils voulaient entrer dans les ports de cette île ou approcher de ses côtes, ils subiraient la répression que les bâtimens contrevenant aux mesures prescrites par le droit international maritime, encourent dans tous les pays; mesures que les navires de commerce de votre gouvernement devront respecter jusqu'à la levée de cet état de siège, qui vous sera officiellement communiquée, dès que la tranquillité de l'île de Samos sera parfaitement rétablie.

Je profite de cette occasion pour vous renouveler, Monsieur le ministre, l'assurance de ma considération distinguée.

La Turquie, nous l'avons déjà souvent répété, doit surtout demander à la terre son bien-être, sa richesse et l'accroissement de sa prospérité. C'est là que se trouve la véritable mine qu'elle doit exploiter. Des expériences faites récemment en Egypte ont prouvé que l'industrie manufacturière était loin de produire les résultats qu'on en avait attendu; aussi s'y empressa-t-on de revenir à l'agriculture, filon toujours riche, toujours inépuisable, donnant des résultats certains. Du reste, si nous remontons aux premiers temps de l'ère mahométane, nous voyons non seulement l'agriculture, bénie par le prophète législateur, recevoir des encouragements, mais nous trouvons encore dans le Coran le précepte qui en prescrit le progrès: la loi défend qu'on obéisse à ceux qui dégradent la terre et qui ne l'améliorent pas. Maintenant, si nous considérons la situation sociale de l'Empire, reconnaîtrons-nous dans les habitans des campagnes qui languissent dans la misère sur un sol partout généreux et, en beaucoup d'endroits, vierge encore, les héritiers de la puissance et des traditions des Arabes, qui, malgré leur génie entreprenant et mobile, malgré les mérites religieux attachés au commerce, aimèrent cependant la profession de l'agriculteur qu'ils pratiquèrent avec éclat, et qu'ils portèrent à un haut point de perfection, en fécondant d'une manière si merveilleuse le sol de l'époque?

Lor-que la loi est aussi positive, lorsqu'elle s'appuie sur des traditions aussi anciennes que glorieuses, l'état dans lequel végète l'agriculture, en Turquie, serait inexplicable, si nous n'en trouvions la cause dans les institutions, qui ne sont plus en harmonie avec les besoins actuels de l'époque. Aussi jamais il n'y aura de véritables améliorations à espérer, tant que les lois qui règlent la propriété dans l'empire ne seront pas modifiées.

C'est ce que M. Kevorck Stimaradjan nous prouve, avec la dernière évidence, dans la troisième partie de son travail sur l'économie agricole, que nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs. Pour relever notre agriculture, dit-il, il faut plus de connaissances dans l'art agricole et plus de capitaux. Il est prouvé que les méthodes employées par nos agriculteurs sont très imparfaites et même tout à fait rudimentaires; il faut donc que le gouvernement, non seulement tolère, mais favorise en Turquie l'établissement des fermes modèles qui ont donné de si beaux résultats en France, en Allemagne et en Angleterre. Que des garanties suffisantes soient données aux spéculateurs étrangers, et bientôt nous verrons affluer vers les campagnes les capitaux qui nous manquent. Avec l'établissement des fermes modèles, la routine disparaîtra bientôt, elle, pour faire place à une méthode qui donnera de meilleurs produits et en plus grande abondance. Car les produits perfectionnés qui ne demandent souvent que des soins intelligents, valeut un tiers de plus que leur valeur primitive. Les céréales en bonne qualité et propres à la consommation de l'Europe devront faire donner la préférence à la Turquie, à cause de sa situation très peu éloignée des ports de consommation et d'une navigation facile en toute saison. Maintenant pour compléter ces mesures, si on remédie au mauvais état des voies de communication, ou détruira une des causes qui s'oppose le plus peut-être à l'entreprise des spéculateurs en céréales, nous voulons parler de l'excessive dépense de transport du lieu de production à l'échelle d'embarquement. Le prix de voiture fait monter à 30 et jusqu'à 40 pour cent de plus celui de la marchandise achetée, ce qui est tout à la fois nuisible au producteur et au consommateur. Nous croyons inutile de nous étendre plus longuement sur les avantages que trouveront et le peuple et le gouvernement dans une mesure désormais nécessaire à la puissance et à la prospérité de l'Empire, et qui le mettra à même de lutter avec succès pour ses produits avec tous les autres états de l'Europe.

ECONOMIE AGRICOLE.

III.

INSUFFISANCE DES CAPITAUX EN AGRICULTURE.

L'agriculture est une industrie tellement compliquée dans son ensemble, elle a en même temps des liaisons si intimes avec les besoins de l'homme, qu'à mesure que les sociétés grandissent et avancent, il devient impossible de la pratiquer sans en changer continuellement la méthode. A une époque où le commerce extérieur influait moins sur notre production et sur notre consommation et que les fruits de notre sol en rapport avec nos besoins trouvaient un écoulement plus avantageux dans le pays, l'antique système de culture usité jusqu'ici par nos cultivateurs pouvait nous suffire. Mais par suite du développement que les populations de l'Empire Ottoman acquièrent chaque jour, par suite du raffinement de nos goûts, si l'on nous permet cette expression, et surtout de l'extension que le commerce extérieur a pris chez nous dans ces dernières années, nos produits ne se trouvent plus suffisantes, ni assez parfaites pour nous satisfaire. Ainsi des chevaux amenés à grands frais des diverses contrées d'Europe sont attelés à nos voitures de luxe, le blé de Russie fournit à la plus grande partie de la consommation de notre capitale, la pomme de terre est également importée, et depuis la disparition de quelques industries manufacturières qui existaient autrefois en Turquie, la majeure partie de la laine, de la soie, du coton et des autres matériaux que nous employons journellement sont de provenance étrangère. En un mot, notre agriculture se trouve aujourd'hui sous le poids d'une concurrence des plus graves et dans une insuffisance des plus regrettables. Elle ne peut plus subsister dans son état primitif; il faut qu'elle change absolument de direction, qu'elle suive une marche nouvelle, éclairée par les sciences et conforme au milieu économique qui nous entoure. L'augmentation du prix de la main-d'œuvre qui, depuis une trentaine d'années, a presque décuplé dans nos campagnes, ordonne impérieusement cette modification. Il faut ou changer nos méthodes actuelles de culture, ou abandonner complètement les champs comme l'ont déjà fait beaucoup de propriétaires.

Pour pratiquer une agriculture plus profitable, plus en harmonie avec les progrès de notre époque et les circonstances qui nous entourent, il faut deux choses: plus de connaissances dans l'art et plus de capitaux. La charrue que nous employons et qui est peut-être celle dont ce servaient les premiers hommes, n'est plus en état de nourrir le laboureur qui la manie; il faut la changer, la perfectionner. Dans aucune partie de l'Europe, l'agriculture n'est au-dessous de la nôtre, et cependant on travaille activement partout à augmenter sa puissance, d'une part on s'occupe à perfectionner et à étendre l'enseignement agricole, question dont nous nous occuperons nous-mêmes prochainement; d'autre part on travaille à faire affluer les capitaux vers la campagne, chose également indispensable à la prospérité agricole. En France où, toutes choses égales d'ailleurs, les propriétés rurales sont plus améliorées que chez nous et où le prix de main d'œuvre n'est pas, à tout bien compter, au-dessus du nôtre, on compte en moyenne 5 a 600 francs de capital d'exploitation par hectare; l'Angleterre est encore plus riche sous ce rapport, et cependant l'importante question des capitaux en agriculture dans les dénominations de crédit et de banques agricoles est souvent l'objet des délibérations du gouvernement de ce pays. La pénurie d'argent est encore plus grande dans nos campagnes et mérite considérablement une sollicitude toute particulière de la part du gouvernement de S. M. I. notre auguste Souverain.

L'agriculteur a besoin, outre le sol, du capital foncier, de deux autres genres de capitaux, une d'amélioration qui doit pour ainsi dire s'incorporer à la terre et un de circulation destiné à l'achat des semences, des animaux, des instruments et au paiement des ouvriers, des charges publiques et d'une foule d'autres frais. Le capital foncier manque pas heureusement à la Turquie, et nous pouvons nous flatter de posséder dans diverses parties de la Domelie et de l'Anatolie des terrains tout-à-fait classiques, des terrains de la plus grande fertilité naturelle possible; mais tant que nous ne leur accorderons pas les avances nécessaires, nous ne devons pas espérer d'en tirer un grand parti.

Ecoutons sur ce sujet intéressant les paroles d'un agronome distingué, M. de Dombasle, dont la mémoire est encore l'objet de tant de sympathies en France.

« Si le capital consacré à une entreprise agricole est insuffisant, dit cet homme expérimenté, en vain le cultivateur se trouvera placé dans des conditions, d'ailleurs les plus favorables, en vain il possédera les connaissances, l'activité, l'esprit d'ordre qui pourraient assurer le succès de son entreprise, d'ailleurs bien conçue, il verra du moins reculer à un temps très éloigné, les bénéfices qu'il pouvait en attendre. Compter sur les bénéfices pour compléter un capital insuffisant est le calcul le plus erroné; car le capital est la condition la plus indispensable à la création de ce bénéfice. »

Ainsi donc, pour pratiquer l'agriculture avec profit, il ne suffit pas de posséder des terres, des connaissances et de la bonne volonté pour le travail; il faut aussi des capitaux. Il faut des capitaux

---

FEUILLETON.

—

FORCELLA. (1)

(Suite et fin.)

Le délai accordé à don Philippe s'écoula sans que, comme on s'en doute bien, le débiteur eût songé à donner un sou d'acompte. Il en résulta qu'un matin don Philippe, en regardant attentivement par la fenêtre ce qui se passait dans la rue, précaution dont il usait toujours lorsqu'il se sentait sous le coup d'une prise de corps, il vit sa maison cernée par des gardes du commerce. Don Philippe était philosophe; il résolut de passer sa journée à méditer sur les vicissitudes humaines, et de ne pas sortir que le soir. D'ailleurs on était en plein été, et qui est-ce qui, en plein été, sort pendant le jour dans les rues de Naples, excepté les chiens et les recors? Huit jours se passèrent donc pendant lesquels les recors firent bonne, mais inutile garde.

Le neuvième jour, don Philippe se leva comme d'habitude, à six heures du matin: [don Philippe était devenu fort paresseux depuis qu'il ne sortait plus. Il regarda par la fenêtre: la rue était libre; pas un seul recors! Don Philippe commençait trop bien l'activité de l'ennemi auquel il avait affaire, pour se croire ainsi, un beau matin et sans cause, délivré de lui. Ou ses persécuteurs sont cachés pour faire croire à leur absence, et tomber sur lui au moment où, affamé d'air et de soleil, il sortira pour respirer: et le moyen serait bien fallot et bien indigne d'eux et de lui: ou ils sont chez le président à solliciter une ordonnance pour l'arrêter à domicile. A peine cette idée a-t-elle traversé la tête de don Philippe, qu'il la reconnaît juste avec la sagacité du génie et qu'il arrête avec la persistance de l'instinct. Le danger devient enfin digne de lui; il s'agit d'y faire face.

Don Philippe était un de ces généraux habiles qui ne risquent une bataille que lorsqu'ils sont sûrs de la gagner, mais qui, dans l'occasion savent temporiser comme Fabius ou ruser comme Annibal. Cette fois il s'agissait de combattre, il s'agissait de fuir; cette fois il s'agissait de gagner une retraite inviolable, cette fois, il s'agissait d'atteindre une église: l'église étant à Naples lieu d'asile pour les criminels, et même pour les débiteurs.

Mais gagner une église n'était pas chose facile. L'église la plus proche était éloignée de cent pas au moins. Il existe, comme nous l'avons dit, un livre intitulé: *Naples sans soleil*, mais il n'en existe pas qui soit intitulé: *Naples sans recors*.

Tout à coup une idée sublime traverse son cerveau. La veille, il a laissé sa vieille domestique un peu indisposée; il entre chez elle, la trouve au lit, s'approche d'elle et lui tâte le pouls.

— Marie, lui dit-il en secouant la tête, ma pauvre Marie, nous allons donc plus mal qu'hier?

— Non, excellence, au contraire, répond la vieille je me sens beaucoup mieux, et j'allais me lever.

— Gardez-vous en bien, ma bonne Marie! gardez-vous en bien! je ne le souffrirai pas. Le pouls est petit, saccadé, sec, profond; il y a pléthore.

— Eh mon Dieu! monsieur, qu'est-ce que c'est que cette maladie-là?

— C'est un engorgement des canaux qui conduisent le sang veineux aux extrémités et qui ramènent le sang artériel au cœur.

— Et c'est dangereux, excellence?

— Tout est dangereux, ma pauvre Marie, pour le philosophe; mais pour le chrétien tout est louable: la mort elle-même qui, pour le philosophe, est une cause de terreur, est pour le chrétien une joie, le philosophe essaie de la fuir, le chrétien se hâte de s'y préparer.

— Monsieur, voudriez-vous dire que l'heure est venue de penser au salut de mon âme?

— Il faut toujours y penser, ma bonne Marie, c'est le moyen de n'être pas pris à l'improviste.

—Est ce qu'il serait temps que je me prépare-rais?

— Non, non, certainement; vous n'en êtes pas là; mais à votre place, ma bonne Marie j'enverrais toujours chercher le viatique.

— Mon bon Dieu! mon bon Dieu!

— Allons, allons, du courage! Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour moi, ma bonne Marie, je suis fort tourmenté, fort inquiet, et cela me tranquilliserait, parole d'honneur!

— Ah! en effet je me sens bien mal.

— La, tu vois!

— Et je ne sais s'il est temps encore.

— Sans doute, on se pressant.

— Oh! le viatique! le viatique! mon cher maître.

— A l'instant même, ma bonne Marie.

Le petit garçon du portier fut expédié à la paroisse, et, dix minutes après, on entendit les clochettes du sacristain: don Philippe respira.

La vieille Marie fit ses dernières dévotions avec une foi et une humilité qui édifièrent tous les assistans; puis, ses dévotions faites, son pieux maître, qui lui avait donné un si bon conseil et qui ne l'avait pas quittée pendant tout le temps qu'elle l'accomplissait, prit un des bâtons du dais, pour reconduire la procession à l'Eglise.

A la porte, il trouva les gardes du commerce qui, leur ordonnance à la main, venaient l'arrêter à domicile. A l'aspect du Saint-Sacrement, ils tombèrent à genoux et virent d'abord défiler le sacristain sonnant sa sonnette, puis deux lazzaroni vêtus en anges, puis les ouvriers de la paroisse qui étaient de tour et qui marchaient deux à deux une torche à la main, puis le prêtre qui portait le St-Sacrement, puis enfin leur débiteur qui leur échappait grâce au bâton du dais qu'il tenait des deux mains, et qui passait devant eux en chantant à tue-tête.

Arrivé dans l'église, et par conséquent se trouvant en lieu de sûreté, il écrivit à la bonne Marie qu'elle n'était pas plus malade que lui, et qu'elle eût à venir le rejoindre le plus tôt possible.

Une heure après, le digne couple était réuni.

Le cérémonie terminée, on trouva quatre chaises, un buffet et quatre corbeilles de porcelaine cassée: le tout fut vendu à la criée pour la somme de dix carlins.

Don Philippe n'avait plus besoi de meubleus; il avait momentanement trouvé un logement garni. Son ami l'artiste, qui contrefaisait si admirablement les Anglais, était devenu millionaire tout-à-coup par un de ces caprices de fortune aussi inouï que bienvenu. Un Anglais, immensément riche, et qui avait quitté l'Angleterre attaqué du spleen; était venu à Naples comme y viennent tous les Anglais: il était allé voir Polichinelle, et il n'avait pas ri; son médecin le regardait comme un homme perdu.

Un jour il s'avisa d'aller aux Fiorentini: on y jouait une traduction des *Anglaises pour rire*, de l'illustrissimo signore Scribe. En Italie, tout est Scribe. J'y ai vu jouer le *Marino Faliero*, de Scribe; la *Lucrèce Borgia*, de Scribe; l'*Antony*, de Scribe; et lorsque j'en suis parti, on annonçait le *Sonneur de Saint-Paul*, de Scribe.

Le malade était donc allé voir les *Anglaises pour rire*, de Scribe; et à la vue de Lélio, qui jouait l'une de ces dames (Lelio était l'ami de don Philippe), notre Anglais avait tant ri que son médecin avait craint un instant qu'il n'eût, comme Bobèche, le rire étouffé.

Le lendemain, il était retourné aux Fiorentini: on jouait les *Deux Anglais*, de Scribe, et le spléntique y avait ri plus encore que la veille.

Le surlendemain, le convalescent ne s'était pas fait faute d'un remède qui lui faisait si grand bien; il était retourné, pour la troisième fois, aux Fiorentini: il avait vu le *Grand-ur*, de Scribe, et il avait ri plus encore qu'il n'avait fait les jours précédents.

Il en était résulté que l'Anglais, qui ne mangeait plus, qui ne buvait plus, avait peu a peu retrouvé l'appétit et la soif; et cela de telle façon qu'au bout de trois mois qu'il était au Lélio; il avait pris une indigestion de macaroni et de muscats calabrais qui l'avait joyeusement conduit la nuit suivante au tombeau. De laquelle fin, plein de reconnaissance pour qui de droit, le digne insulaire avait laissé trois mille livres sterling de rente à Lelio, qui l'avait guéri. Lélio, comme nous l'avons dit, se trouvait donc millionnaire. En conséquence, il s'était retiré du théâtre, s'appelait don Lelio, et avait loué le premier étage du plus beau palais de la rue de Toledo, où, fidèle à l'amitié, il s'était empressé d'offrir un appartement à don Philippe Villani. C'était cette offre, faite de la veille seulement, qui rendait don Philippe si insoucieux sur la perte de ses meubles.

On fut un an à peu près sans entendre aucunement parler de don Philippe Villani. Les uns disaient qu'il était passé en France, ou il était fait entrepreneur de chemins de fer; les autres qu'il était passé en Angleterre, où il avait inventé un nouveau gaz.

Mais personne ne pouvait dire positivement ce qu'était devenu don Philippe Villani, lorsque, le 15 du mois de novembre 1835, la congrégation des pèlerins reçut l'avis suivant:

« Le sieur don Philippe Villani étant décédé du spleen, la vénérable confrérie des pèlerins est priée de donner les ordres les plus opportuns pour ses obsèques. »

Pour que nos lecteurs comprennent le sens de cette invitation, il est bon que nous leur disions quelques mots de la manière dont se fait à Naples le service des pompes funèbres.

Une vieille habitude veut que les mortaisoient enterrés dans les églises: c'est malsain, cela donne l'aria cattiva, la peste, le choléra; mais n'importe, c'est l'usage, et d'un bout de l'Italie à l'autre on s'incline devant ce mot.

Les nobles ont des chapelles héréditaires enrichies de marbres et d'or, ornées de tableaux du Dominiquin, d'Andre del Sarto et de Ribeira.

Les pauvres sont transportés par deux croque-morts dans une charrette au Campo-Santo.

C'est le plus cruel des malheurs; le dernier des avilissements, la plus grande humiliation que puisse infliger a ces malheureux qui ont bravé la misère toute leur vie, et qui n'en sentent le poids qu'après leur mort. Aussi, chacun de son vivant prend-il ses précautions pour échapper aux croque-morts, à la charette et au Campo-Santo. De ces associations pour les pompes funèbres entre citoyens; de la les assurances mutuelles, non pas sur la vie, mais sur la mort.

Voici les formalités générales de réception pour être admis dans un des cinquante clubs mortuaires de la joyeuse ville de Naples. Un des membres de la société présente le néophyte, qui est d'ailleurs par les votes d'un scrutin secret; à partir de ce moment, chaque fois qu'il veut se livrer à quelque pratique religieuse, il va à l'église de sa confrérie: c'est sa paroisse adoptive; elle dot, moyennant une légère contribution mensuelle, le marier pendant sa vie, et l'enterrer après sa mort, partienne, à quelque degré qu'il ait pratiqué sa religion.

Mais si le défunt fait partie de quelque confrérie, c'est tout autre chose: les parents n'ont a s'occuper de rien au monde que de pleurer plus ou moins le mort; tous les embarras, tous les frais, toutes les magnificences regardent les confréres. Ce défunt est transporté pompeusement à l'église. On le dépose dans une fosse particulière, sur laquelle on écrit son nom, le jour de sa naissance et celui de sa mort; plus, deux lignes de vertus, au choix des parents.

Enfin, pendant une année entière, on célèbre tous les jours une messe pour le repos de son âme. Et ce n'est pas tout: le 2 novembre, jour de la fête des trépassés, les catacombes de chaque confrérie sont ouvertes au public; les parti

(1) Voir le dernier numéro du *Journal de Constantinople*.